



Aventures de missionnaires	2
Famille d'adoption demandée	4
Partie d'échecs et leçon de vie.....	6
On attend la débâcle avec appréhension.....	9
Quand la témérité affronte la débâcle	11



Aventures de missionnaires

Prologue, lundi 12 avril 1852

Le père Fafard cherche les yeux des hommes qui l'entourent. À chacun, il accorde quelques instants et son regard compatissant ausculte leur âme.

— Il est tard, voulez-vous que je m'arrête là? Nous pourrions poursuivre plus tard, demande-t-il.

— Mais nous voulons savoir la suite, répond le curé. Nous y passerons la nuit s'il le faut.

Sans se faire prier davantage, le missionnaire cède à la volonté du curé.

— Un après-midi, je descendis la rivière pour y chercher de l'eau. J'aperçus un canot en amont. D'instinct, je me mis à siffler et à chanter. Ce fut chose excellente puisque j'appris plus tard que ces gens me prenaient pour un ours dévalant la pente. Méprise normale si l'on tient compte de la distance, de ma soutane noire et de ma souplesse. Mes chansons me sauvèrent probablement la vie!

— Puis, le froid étant venu, nous chargeons planches, scies, tentes et couvertures sur le bateau. En descendant un petit rapide, nous échouons sur une roche. Le père Lacroix, fort comme dix hommes, se glissa dans l'eau glacée et rangea le bateau d'un coup d'épaule. Deux jours plus tard, la rivière Albany était gelée, mais nous étions en sécurité.

— Le lendemain de la Toussaint, nous entreprîmes de mener une vie plus régulière et plus religieuse. Nous avons des périodes de silence, nous lisons le bréviaire en commun et faisons même la lecture aux repas. Celui qui finissait de manger avant les autres devenait le lecteur jusqu'à la fin du repas des autres.

— Cet automne-là, notre supérieur me dit: «Dorénavant, je serai le cuisinier. Vous, vous allez vous mettre à l'étude du parler cri. Au printemps, vous ferez les missions chez les Indiens du bord de la mer». Je me mis donc à l'étude du cri. Je ne disposais que du dictionnaire du père Lacombe, excellent pour les Cris de l'Ouest, mais pas forcément utile pour les Cris de la Baie-James. J'étudiais sans professeur. Le père Latreille parlait bien l'algonquin, mais non le cri. De plus, dans la maison, le père Lacroix sciait, bûchait, varlopaît. Les clous qu'il frappait entraient mieux



dans le bois que le cri dans ma tête. J'étudiais tout de même de toutes mes forces et il m'arrivait souvent d'en rêver la nuit. Je crois même que Dieu me chuchotait des mots cris pendant mon sommeil!

— À minuit au Jour de l'An, de la musique et des airs de danse se firent entendre à notre porte. Puis, retentit la détonation d'une dizaine de fusils. Le bruit fit tomber le bousillage du mur. Les tireurs au fusil et les violoneux entrèrent un instant et nous annoncèrent qu'ils allaient revenir dans la journée. Ils revinrent en effet en grand nombre et ils mangèrent tous nos beignes.

— Le supérieur leur offrit une bouteille d'essence de liqueur. Il en versa quelques gouttes dans des verres remplis d'eau. Les gens disaient: «That's a good stuff». Moi, j'étais au thé sucré; le père Latreille passait les beignes. Lorsqu'il présenta le plat de beignes au plus notable de nos visiteurs, celui-ci crut que tout le plat était pour lui. Malgré la joie du Jour de l'An et malgré toutes les choses amusantes qui se passèrent, nous avions le cœur triste. Il n'y avait pas un seul catholique parmi nos visiteurs.

— Un jour d'hiver, le père Lacroix partit à la recherche de bois sans nœud. En revenant à la maison, il s'égara dans la forêt. Au lieu de descendre la rivière du sud, il prit celle du nord et déboucha sur la baie. Il passa la nuit dehors et dut manger les appâts pris aux hameçons des pêcheurs qui avaient laissé là leurs lignes. Tous les serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson collaborèrent aux recherches et il fut retrouvé le lendemain.

Sur ces mots, le père Fafard s'arrête. Certains visages ont tourné au vert. Ce n'est pas tous les jours qu'on se nourrit d'appâts laissés au bout d'hameçons.

— Prenons quelques instants avant de poursuivre cher confrère, le temps d'allumer une bonne pipe, ajoute finalement le curé Chandonnay.

Augustin Lebeau, journaliste



Famille d'adoption demandée

Prologue, mardi 13 avril 1852

Quelques minutes plus tard, le père Fafard reprend son histoire. Un sombre nuage voile ses yeux. Il regarde intensément la petite fille qui l'accompagne et qui fut l'objet de ce récit.

— Cet hiver-là, des Indiens moururent de faim. Cela arriva tous les hivers où je fus à Albany. Je rencontrais des individus affamés et décharnés n'ayant pratiquement plus de chair aux bras et aux jambes. Les mains allongées par la maigreur, les épaules trop larges pour le corps aminci, livides, presque muets, leurs lèvres collées au visage faisaient ressortir leurs dents. Il me semble les voir encore, assis sur le plancher, près de la porte, le dos appuyé au mur, fouillant dans une chaudière pour y prendre les épluchures de pommes de terre qu'ils rapportaient dans leur abri afin de manger un peu. Il fallait avoir un cœur de mauvais riche pour ne pas en avoir pitié.

— Une veuve et ses enfants hivernaient en haut de la rivière Albany. Deux hommes de Marten's Falls, descendant chercher des munitions, aperçurent des branches sur la rivière à l'endroit où la veuve hivernait. C'était un signe de détresse. Les hommes ne s'en préoccupèrent pas, préférant garder leurs provisions pour eux. Une semaine plus tard, en remontant, ils décidèrent d'aller voir ce qui se passait dans la tente de la veuve. Il n'y avait pas de piste autour de la tente envahie par la neige. Ils y trouvèrent un enfant mort. Poursuivant leurs recherches sous la neige, ils trouvèrent une fillette d'environ huit ans encore vivante. Sa tête reposait sur le cadavre d'un autre de ses petits frères.

— Les hommes trouvèrent la mère à l'extérieur de la tente, complètement enfouie sous la glace et la neige. La fillette était là, toute seule, aux grands froids de l'hiver, depuis plusieurs jours. Elle survécut à ce drame et c'est cette petite fille aux yeux noirs et vifs que vous voyez me suivre partout.

— Elle a tellement peur qu'on l'abandonne encore! Je ne sais vraiment plus quoi faire! Je suis venu dans votre paroisse dans l'espoir de lui trouver un foyer nourricier. J'espère ardemment qu'une famille de bons habitants généreux de cœur voudra bien la prendre chez eux et lui donner tout le bonheur qu'elle n'a jamais eu! Elle en



aura bien besoin pour surmonter cet horrible souvenir.

— J'avais pensé la laisser dans une bonne famille catholique d'Albany, mais pendant l'hiver très peu de catholiques vinrent à la mission. L'un d'eux, Samuel Scott, marcha soixante milles en raquettes en une journée. Il ne semblait guère fatigué et il ne s'était arrêté qu'une seule fois pour boire à un ruisseau. Mais il avait déjà une nombreuse famille et il était bien pauvre! En larmes, il refusa de s'occuper de la petite, mais je savais que cela lui coûtait!

— Voilà, maintenant, vous savez tout ce qui concerne cet enfant. Messieurs, puis-je compter sur vous et votre charité chrétienne?

Autour de la table, les yeux brillants et humides des marguilliers indiquent qu'une famille de Prologue accueillera cette pauvre enfant. Personne ne peut encore prédire qui prendra l'enfant parmi les siens, mais ce sera fait.

Augustin Lebeau, journaliste



Partie d'échecs et leçon de vie

Prologue, mercredi 14 avril 1852

Paulin Larose s'est bien rétabli de ses malheurs!

Les autres enfants de l'école lui ont déjà donné un surnom : Paulin «l'éclopé»; rien de bien méchant là-dedans, mais avec un tel surnom, Paulin ne pourra jamais oublier cette tempête de neige de l'hiver 1852.

D'une génération à l'autre, les enfants demanderont : pourquoi ce surnom? Et Paulin racontera la triste aventure de l'effondrement des tunnels.

Aujourd'hui, c'est la première leçon d'échecs que James MacPherson donne à Paulin. Les deux hommes (c'est comme cela que Paulin est maintenant perçu par les villageois) ont rendez-vous à l'auberge de Thérèse Chiasson.

Une fois l'école terminée, Paulin court à son rendez-vous!

À l'auberge, il est attendu avec impatience. Thérèse lui a préparé des petites gâteries. L'ingénieur est là, installé dans un coin, fixant le jeu d'échecs depuis 10 minutes. Il a été convenu que Paulin doit, en échange, lui apprendre à jouer aux dames françaises!

— Jeune homme, saviez-vous que le jeu d'échecs était réservé à l'élite sociale. Ça ne fait pas très longtemps qu'on le retrouve dans les foyers des gens ordinaires.

Paulin écoute l'homme lui expliquer les rudiments du jeu avec respect et admiration. Cet homme, affable et doux, est devenu comme un grand frère. Lors de sa convalescence, il est venu chaque jour lui raconter des histoires de l'Écosse, son pays natal.

Il lui a parlé du temps où il faisait ses études dans la ville d'Édimbourg et comment il avait décidé, avec l'un de ses cousins, de parcourir à cheval l'Écosse des Hautes Terres et des Basses Terres.

Il lui avait également décrit la beauté des îles où il avait mouillé (les Orcades et les Shetland). Il lui avait raconté comment il avait écouté, dans chaque endroit, les vieillards parler de leur vie et de celle de leurs ancêtres. Il avait ainsi appris de nombreuses histoires plus fabuleuses et épeurantes les unes que les autres. Il avait ainsi entendu, les histoires et les légendes sur l'invasion des Celtes d'Irlande; le passage des Romains; les batailles des Highlanders au X^{IV}e siècle; le règne des Stuart; les guerres de religion; la création des puissants clans familiaux et le rattachement de l'Écosse à l'Angleterre au début du XVIII^e siècle.

Paulin avait également été ébahi par la description que son ami faisait de toutes ces hautes terres formées de lacs intérieurs remplis d'eau douce. Les loch Ness et Lomond,



échancrés de fjords éparpillés le long des côtes, lui apparaissaient comme autant de lieux magiques et majestueux.

Paulin repensait à tout cela et il se demandait comment il se faisait que son ami eût entendu toutes ces histoires, vu la surdité totale de son oreille droite et partielle de la gauche.

Mais quelque chose d'autre le troublait encore plus. Avec une profonde nostalgie, monsieur MacPherson lui avait expliqué que cette épopée avait fait de lui un homme véritable.

Les yeux rivés sur l'échiquier, Paulin s'entend encore lui demander :

— Mais qu'est-ce que c'est qu'un homme véritable monsieur MacPherson?

Et l'homme véritable lui avait répondu, sans hésitation.

— Un homme véritable! Et bien, jeune homme, un homme véritable c'est quelqu'un qui sait d'où il vient et où il va!

Paulin n'y avait d'abord rien compris. La phrase lui trottait dans la tête depuis une semaine. Il avait beau la retourner en tout sens, il ne comprenait toujours pas où voulait en venir son ami. Ainsi, il avait décidé de lui poser la question dès qu'il le pourrait.

— Pardonnez-moi, monsieur MacPherson, je pense que je suis trop ignorant, mais, je n'ai pas compris votre explication sur l'homme véritable! Seriez-vous assez gentil pour m'expliquer encore!

L'ingénieur regarda affectueusement le jeune garçon et tout en déplaçant un fou, il lui répondit en ces termes :

— C'est quelqu'un qui connaît son histoire et qui connaît celle des autres. Je crois fermement que la connaissance rend les personnes plus humaines et meilleures! Quelqu'un qui regarde derrière lui, voit beaucoup mieux ce qui se passe devant lui!

Mais cette explication semble encore plus confuse pour Paulin. Il décide donc de ne pas en rajouter. Peut-être un jour comprendrait-il ce que voulait dire son ami écossais?

À l'air distrait de Paulin, James MacPherson comprend que son explication n'a pas satisfait son jeune ami. Il ajoute :



— J'ai 38 ans, et j'ai parfois l'impression d'en avoir deux cents, comme j'ai parfois l'impression d'avoir tout juste votre âge, mon ami!

Là, Paulin, n'y comprend plus rien. Il ne voit vraiment pas comment on peut avoir plusieurs âges à la fois! Mais, Paulin n'en parlera à personne, car il ne veut pas qu'on se moque de son ami et qu'on le prenne pour un «curieux»!

Augustin Lebeau, journaliste



On attend la débâcle avec appréhension

Prologue, jeudi 15 avril 1852

Dimanche dernier, monsieur le curé a annoncé à ses paroissiens que le 25 avril, jour de la fête de la Saint-Marc, une messe serait chantée pour demander le concours de la Providence en vue des semailles. À cette occasion, le curé Chandonnay bénira les graines de semences.

Dans la paroisse et ailleurs au Bas-Canada, la Saint-Marc inaugure un cycle de processions qui se poursuit jusqu'à la Fête-Dieu. Mais aujourd'hui, ce qui préoccupe les villageois, c'est la débâcle.

L'hiver, la rivière est comme un chemin qui glisse. La neige et la glace sont alors des amies, soudées l'une à l'autre, vieux couple qui semble indestructible. C'est grâce à elles qu'on peut facilement gagner l'autre rive et voir la parenté! La glace est si épaisse qu'elle peut porter à la fois tous les animaux et tous les résidents de la seigneurie Prologue!

C'est un beau chemin où l'on peut aller à raquettes et où toute la gamme des voitures circule d'une rive à l'autre. C'est aussi un terrain de jeu extraordinaire, les enfants y patinent et comme nous l'avons vu, ils y ont même pratiqué un sport nouveau : le hockey.

Mais chaque printemps, ces amies d'une saison deviennent des ennemies jurées. Et quel cauchemar! Ici dans le village, les habitants ne semblent pas s'y faire. On dirait que d'une année à l'autre la débâcle les surprend toujours.

Les premières semaines du mois d'avril nous ont donné un temps superbe. Mais sous l'action des rayons du soleil, la glace se ramollit et ne peut plus porter de lourds fardeaux. À tel point que l'autre jour, Sean McLean a enlisé son berlot pas très loin de la maison de la vieille Rachel Blackburn. Une chance qu'elle ne souffre pas encore de surdité, car, il aurait bien pu attraper son coup de mort.

Firmin, son polisson de fils, en a profité pour dire à qui voulait l'entendre que cet incident était une bénédiction du ciel.

— Tant mieux, car il ne pourra pas se rendre chez Eustache Lavoie pour acheter son whisky irlandais. Et pis la famille ne l'entendra pas radoter ses vieilles histoires et brailler ses chansons nostalgiques.



Pour traverser d'une rive à l'autre, on doit atteler désormais le chien plutôt que le cheval. Bien sûr, il y a quelques jeunes coqs qui se croient à l'abri de tout et qui s'y hasardent quand même! Cela fait que chaque année, aux alentours de cette date, nous autres, gens paisibles du village, sommes obligés d'aller tirer d'embarras, ces quatre ou cinq freluquets qui s'enlisent dans la glace «pourrie».

Il m'est d'avis qu'une bonne fois ça finira mal et qu'on aura une noyade sur les bras!

— Tous les gens de mon âge pourraient vous dire que durant «notre jeunesse» on ne donnait pas notre place pour faire des p'tites sottises, mais nous n'étions jamais assez bêtes pour mettre nos vies ou celles des autres en danger.

— Hein! mon Athanase. Qu'en penses-tu?

— Aujourd'hui, me répond Athanase entre deux pipées, les jeunes ne nous écoutent pas! Ils ont pour leur dire que nos mises en garde sont alarmistes. Pas plus tard qu'hier j'ai saisi quelques bribes d'une conversation entre Marc Borduas, Luc Papineau et Luc Tremblay. Et bien! Figure-toi, mon Augustin qu'ils disaient que nos recommandations sont que des balivernes et des sornettes de vieux peureux. Pourtant, si on se fie à l'année dernière, la débâcle n'est pas bien loin. On dirait qu'ils ont tout oublié des misères qu'elle nous a faites le « bout de viande». C'est vrai qu'ils ne demeurent pas au bord de l'eau et que ce qu'ils ont vu n'était pas très énervant, mais tout de même, s'ils n'écoutent pas, il va sûrement leur arriver malheur.

J'ajoute que moi aussi, j'ai surpris quelques mots entre les deux jeunes qui se sont fait jouer un tour par Marc Borduas à la partie de sucre. Athanase opine de la tête et je poursuis de plus belle :

— Je pense qu'ils n'ont pas aimé la farce de la «corde à virer le vent» et je crois qu'ils préparent quelque chose dont Marc Borduas va se rappeler. Ils disaient, entre autres choses, que le farceur ne pouvait résister à un pari et que c'est de cette manière qu'ils l'auraient! Je ne sais pas ce qu'ils lui ont dit, mais depuis trois jours, j'ai remarqué que le «Borduas» est toujours le dernier à emprunter le pont de glace. J'ai un mauvais pressentiment! Ça va mal finir mon Athanase, ça va mal finir.

Augustin Lebeau, journaliste



Quand la témérité affronte la débâcle

Prologue, jeudi 29 avril 1852

Juste ciel! Je ne m'étais pas trompé. Le malheur que j'avais flairé s'est bel et bien produit. Heureusement, tout est rentré dans l'ordre. Après plusieurs jours de vives émotions, le calme est revenu au village.

L'action de la nature combinée à la folie des hommes produit souvent des catastrophes. C'est ce qui s'est passé à Prologue.

Un peu partout sur le territoire de la seigneurie, les rivières et les ruisseaux gorgés d'eau, se butant à des sections non encore dégelées, ont débordé et inondé une partie des terres riveraines de leurs cours.

Partout dans le pays, nos rivières sortent de leur lit: le Richelieu, la Yamaska et la Bécancour. Évidemment, fidèle à ses mauvaises habitudes, la Chaudière a aussi fait des siennes. En fait, à cette époque de l'année, le plus paisible des ruisseaux se donne des allures de rivière.

Mais, il n'y a pas juste les ruisseaux qui se gonflent à en déborder, il y a les «jeunesses». Comme je vous disais dans ma chronique précédente, de jeunes téméraires s'amusent au prix de leur vie à défier les glaces. Chacun voudrait se faire une gloire d'être la dernière personne à franchir le pont de glace à pied sec. C'est là que la folie des hommes s'exprime avec éclat!

Le 15 avril, exactement à midi et quart, un bruit sourd ressemblant à celui du tonnerre, s'est fait entendre dans le village. Dans un fracas puissant, l'immense tapis de glace s'est morcelé et s'est mis en marche. Plus rien ne pouvait désormais le retenir. Tout ce qui se trouvait sur son passage a cédé.

Par bonheur, les installations du passeur pour l'île aux fermiers ont été démontées et mises à l'abri dès la saison de navigation terminée. Depuis l'an passé, il n'y a plus de bâtiments en bordure de la rivière. Avec le temps, les habitants ont reconstruit plus haut leur maison, grange et dépendance. Heureusement, car la débâcle ne se serait pas gênée pour les emporter comme de vulgaires brindilles.

La vieille Rachel Blackburn était dehors et prenait de l'air, comme elle dit. Elle vit d'abord une tache sombre qui gesticulait sur un bloc de glace qui dérivait de l'autre côté de l'île aux fermiers. Y regardant de plus près, elle aperçut un homme! Elle ne le reconnut pas, mais d'instinct elle comprit qu'il était en difficulté. Inquiète, elle prit la direction du presbytère.

Oh! Elle a bien rajeuni de 30 ans, la vieille depuis cet incident. Du moins, c'est l'impression qu'elle donna à monsieur le curé lorsqu'il la vit arriver à toutes jambes.



Essoufflée, elle expliqua rapidement de quoi il était question. Monsieur le curé Chandonnay sortit pour vérifier ses dires! Il vit disparaître cet homme en détresse, prisonnier du bloc de glace qui, dans sa dérive, bifurqua vers la fourche du nord, dépassé l'extrémité est de l'île aux fermiers.

Le curé voulut confier madame Blackburn aux bons soins de la ménagère, mais celle-ci ne voulut rien entendre et suivit le prêtre. Les secours s'organisèrent promptement. Plusieurs villageois, alertés par le vacarme, s'étaient massés sur des hauteurs pour assister au grandiose spectacle de la débâcle. Certains, parmi les moins myopes, avaient repéré les signes de détresse du dernier et infortuné passeur du pont de glace. Impuissants et résignés, ils redoutaient la tragédie : la première noyade de l'année.



Deux jeunes freluquets furent particulièrement serviables. Comme vous l'avez sans doute deviné, il s'agissait de ceux dont s'était moqué Marc Borduas avec la «corde à virer le vent». Leur énervement nous mit la puce à l'oreille et nous fit comprendre que l'homme aperçu sur le bloc de glace était Marc Borduas. Depuis plusieurs jours, dès que quelqu'un traversait le pont de glace, il le suivait quelques pas derrière. On se demandait bien à quoi rimait ce manège. Maintenant on le sait.

Ici, dans la seigneurie Prologue, la débâcle se produit à des moments différents sur le cours de la rivière. La glace mobile du haut vient se fracasser contre la glace solide du bas comme en hiver. Des barrages de 30 à 40 pieds se forment et disparaissent pour se reformer à nouveau. L'eau et les glaces se fauillent où elles peuvent. Ce phénomène s'accompagne d'une épaisse brume qui masque tout et donne au plus petit des objets des airs monstrueux.

La crainte des villageois sur la formation d'un embâcle s'avéra réelle. Là où la rivière se rétrécit à cause de l'île aux fermiers, la glace s'amoncela, provoquant une montée rapide des eaux et entraîna une inondation. Nous dûmes abandonner les recherches.

Cela dura près de trois jours. La rive sud du village fut complètement inondée. Les eaux montèrent jusqu'au pied des maisons! On circulait en canot dans les chemins. Le niveau de l'eau variait rapidement selon les obstacles et les barrages qui se faisaient et s'effondraient. La rivière semblait respirer. Lorsque le combat entre l'eau et la glace fut terminé, il ne resta que boue, détritiques et carcasses d'animaux.



Pour se rendre à la rivière, il fallait se tailler un chemin à travers les glaces empilées. Sur la rivière même, à l'extrémité ouest de l'île aux fermiers, on avait l'impression de se trouver entre deux murs de glace.

Çà et là flottaient des objets de toutes sortes et quelqu'un remarqua même une carcasse de vache abandonnée par un cultivateur sur l'île l'été dernier. Dans ces conditions, nous ne pouvions faire mieux que fouiller le secteur le plus accessible de la rive. Chacun avait à l'esprit la carcasse de vache et se demandait si la prochaine ne serait pas celle de Marc Borduas!

Tous ceux qui d'ordinaire profitent de la débâcle pour récupérer des objets furent mis à contribution! Dès que le temps l'a permis, nous sommes allés, avec quelques braves, de l'autre côté de l'île. Mais rien, aucune âme qui vive. Marc Borduas avait disparu.

Cela faisait bien une semaine et les gens commençaient à regarder nos deux jeunes de travers!

Dimanche dernier, le 25 avril, monsieur le curé fit porter le sujet de son sermon sur la calamité de la vengeance et sur la nécessité de pardonner! Tous les paroissiens furent invités à dire un chapelet en commun pour demander à la Providence de veiller sur Marc Borduas. Tous s'exécutèrent avec la plus grande ferveur, espérant que leur prière serait entendue du Seigneur.

En sortant de l'église, les deux jeunes furent pris à parti par quelques amis de Marc Borduas. On apprit alors le fin fond de l'histoire. Ils avouèrent avoir invectivé l'homme en le traitant de couard et de pleutre! Ne souffrant pas d'être traité de poltron, Marc Borduas les engagea à le mettre au défi! C'est ainsi que l'idée du pari leur est venue. Celui qui serait le dernier à emprunter le chemin de glace sur la rivière avant la débâcle aurait prouvé son courage! Par bravade, Marc Borduas accepta la proposition sans sourciller! Évidemment, les deux jeunes n'avaient nullement l'intention de relever le défi qu'ils avaient pourtant lancé! Ils voulaient juste bien rire et voir comment le Borduas se tirerait d'affaire.

— On était loin de se douter que ça tournerait à la catastrophe! On ne lui voulait pas vraiment de mal! On voulait juste lui remettre la monnaie de sa pièce, dirent les deux jeunes.

— Comment ça! la monnaie de sa pièce, lança Roger Tremblay, il y a une différence entre chercher une «corde à virer le vent» et risquer sa vie dans un acte téméraire.

À ces propos tellement intelligents, les deux jeunes hommes fondirent en larmes! C'était pas drôle de les voir pleurer et demander sans cesse pardon.

— Pardon! Pardon! On voulait pas!



Puis, le 26 avril, au petit matin, alors que la plupart des gens étaient encore au lit, un traîneau à chien fit son entrée dans le village!

Dedans, bien emmitouflé, Marc Borduas, l'air un peu hagard, esquissait un magnifique sourire. Il était bien vivant et il était revenu chez lui! Il avait déjà, dans son cœur, tout pardonné aux deux jeunes et il avait même pris une résolution.

Je ne raconterai pas ce qui a bien pu lui arriver! Je vais attendre qu'il le fasse lui-même!

Augustin Lebeau, journaliste

